

c o n n a i s s a n c e
D ' U N A U T E U R

La Fontaine

Jean CASTARÈDE



*À Nicole Perault qui a travaillé
inlassablement sur ce texte.*

© Bréal, 2026.

Toute reproduction même partielle interdite.

Maquette et mise en page : Lauren Arlot

ISBN 978-2-7495-5825-7

SOMMAIRE

INTRODUCTION	7
I. BIOGRAPHIE	9
Enfance, études et débuts littéraires	9
La Fontaine et Fouquet	21
Le temps de l'écriture	32
II. ANALYSE LITTÉRAIRE DES FABLES	51
Les thèmes développés dans les fables	51
La philosophie de La Fontaine	51
Un certain art de vivre	55
La moralité de l'œuvre	61
L'apport spécifique du second recueil des <i>Fables</i>	67
La peinture en abrégé de notre société	71
Le peintre des animaux	73
L'art de conter chez La Fontaine	77
La Fontaine jugé par les critiques	87
III. ÉTUDES DES ŒUVRES	97
Présentation des œuvres	97
<i>L'Eunuque</i>	97
<i>Adonis</i>	99
<i>Clymène</i>	101
<i>Poème de la captivité de saint Malc</i>	104
<i>Poème du quinquina</i>	105

<i>Le Songe de Vaux</i>	107
<i>Les Amours de Psyché et de Cupidon</i>	108
<i>Les Rieurs du Beau Richard</i>	113
<i>Astrée</i>	114
<i>Galatée</i>	114
<i>Le Florentin</i>	115
La première série des <i>Contes</i>	117
La seconde série des <i>Contes</i>	119
Quelques autres œuvres	123
Le style de La Fontaine	126
Son art et les cinq sens	126
La versification	135

IV. LES BELLES PAGES

Les fables	155
<i>La Cigale et la Fourmi</i>	155
<i>Le Corbeau et le Renard</i>	157
<i>La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf</i>	158
<i>Le Loup et le Chien</i>	159
<i>La Besace</i>	161
<i>L'Hirondelle et les Petits Oiseaux</i>	162
<i>Le Rat de ville et le Rat des champs</i>	164
<i>Le Loup et l'Agneau</i>	165
<i>La Mort et le Bûcheron</i>	166
<i>Le Renard et la Cigogne</i>	167
<i>Le Chêne et le Roseau</i>	168
<i>Le Lion et le Rat</i>	169
<i>Le Lièvre et les Grenouilles</i>	170
<i>Le Coq et le Renard</i>	171
<i>Le Meunier, son Fils et l'Âne</i>	172
<i>Le Renard et les Raisins</i>	175

<i>Le Lion amoureux</i>	176
<i>Le Pot de terre et le Pot de fer</i>	178
<i>Le Vieillard et l'Âne</i>	179
<i>Le Lièvre et la Tortue</i>	180
<i>Le Héron et La Fille</i>	181
<i>La Laitière et le Pot au lait</i>	184
<i>Les Deux Coqs</i>	186
<i>Le Chat, la Belette et le Petit Lapin</i>	187
<i>Le Savetier et le Financier</i>	189
<i>Le Pouvoir des fables</i>	191
<i>Les Femmes et le Secret</i>	193
<i>Le Coche et la Mouche</i>	195
<i>Les Deux Amis</i>	196
<i>L'Huître et les Plaideurs</i>	197
Les contes	198
<i>Autre conte tiré d'Athénée</i>	198
<i>L'Abbesse</i>	199

V. ANNEXES	203
Deux portraits	208
<i>La duchesse de Bouillon</i>	208
<i>Mme de la Sablière</i>	209
Bibliographie	211
Index des noms propres	213

INTRODUCTION

La Fontaine fascine. Il est un de nos plus grands poètes. Il n'a pas eu de modèles français. Il n'aura pas de successeur. On lui a consacré de nombreux essais et Taine lui a appliqué sa célèbre théorie, suivant laquelle tout individu est le produit de son terroir et de son temps. Pour Sainte-Beuve, « *parler de La Fontaine n'est jamais un ennui, même quand on serait bien sûr de ne rien y apporter de nouveau ; c'est parler de l'expérience même, du résultat moral de la vie, du bon sens pratique, fin et profond, universel et divers, égayé de raillerie, animé de charme et d'imagination, corrigé encore et embelli par les meilleurs sentiments, consolé surtout par l'amitié ; c'est parler enfin de toutes ces choses qu'on ne se sent jamais mieux que lorsqu'on a mûri soi-même. Ce La Fontaine qu'on donne à lire aux enfants ne se goûte jamais si bien qu'après la quarantaine ; c'est ce vin vieux dont parle Voltaire et auquel il a comparé la poésie d'Horace ; il gagne à vieillir, et, de même que chacun en prenant de l'âge sent mieux la Fontaine, de même aussi la littérature française, à mesure qu'elle avance et qu'elle se prolonge semble lui accorder une plus belle place et le reconnaître plus grand.* »

Ils ont été nombreux à écrire sur La Fontaine : presque tous les critiques de notre littérature. La bibliographie le concernant est immense.

BIOGRAPHIE

Enfance, études et débuts littéraires

La Fontaine et ses origines

Jean de La Fontaine est né à Château-Thierry en 1621, baptisé en juillet. Il est champenois, comme Racine. D'après Taine, « *le sol et le climat façonnent les hommes [...] de sorte que tout l'homme prend et garde l'empreinte du sol et du ciel.* » ; pour comprendre La Fontaine, il faut « *rechercher toutes les causes qui ont pu former le poète et sa poésie* ».

Commençons donc par décrire la Champagne. Tout y est moyen, tempéré, plutôt tourné vers la délicatesse que vers la force. Les habitants de Château-Thierry sont courtois, polis, complaisants, gentils et civilisés dans leurs actions. Ces vertus champenoises se retrouvent chez La Fontaine.

Il faut apporter à cette théorie des réserves. D'abord cette Champagne n'est pas celle de Reims ou d'Épernay, celle des grands crus de ce vin qui fait rêver le monde. Par ailleurs, s'il fallait réduire La Fontaine à la Champagne, que ferions-nous de Marot, qui est de Cahors, de Charles d'Orléans, qui est de Paris, de Ronsard, qui est de Chartres, de Voiture, qui est d'Amiens, de Florian, qui est du Languedoc, de Hugo, qui est de Besançon, de Montaigne ou Montesquieu, qui sont de Bordeaux ?

Pourtant, Taine persiste dans la théorie et conclut : « *Telle est cette race, la plus attique des modernes, moins poétique que l'ancienne, mais aussi fine, d'un esprit exquis plutôt que grand, douée plutôt de goût, que de génie, sensuelle, mais sans grossièreté ni fougue, point morale mais sociable et*

douce, point réfléchie, mais capable d'atteindre les idées, toutes les idées, et les plus hautes, à travers le badinage et la gaieté. Il me semble, que voilà La Fontaine presque tout entier décrit, et d'avance. »

Bien sûr cela s'applique à La Fontaine. Mais à bien d'autres également. Il y a donc en Champagne un peu de La Fontaine, mais pas tout La Fontaine. En revanche, son amour de la nature, sa description des animaux s'expliquent sans doute par sa vie initiale typiquement rurale avec tous les prolongements de la petite ville. Car La Fontaine n'est pas l'enfant de la grande ville, comme Molière ou Voltaire. Sa petite ville est encore un gros village, c'est presque la campagne. À y vivre, il a pris le sens et le goût des choses rustiques et de l'existence champêtre. Ainsi s'explique en partie qu'il ait, en plein XVII^e siècle, compris et peint la vraie nature, sans fadeur et sans fausseté. Château-Thierry n'a pas laissé beaucoup de traces dans notre histoire. Ce n'est pas non plus un grand lieu de passage ou de croisement. La ville est devenue célèbre par lui.

Jean de La Fontaine est le fils de Charles de La Fontaine, conseiller du roi, maître des Eaux et Forêts du duché de Château-Thierry, et de « demoiselle » Françoise Pidoux. Ses aïeux, dans sa branche paternelle, avaient été marchands. Puis, enrichis, ils s'étaient élevés aux fonctions publiques. L'arrière-grand-père, Nicolas de La Fontaine, petit-fils d'un drapier, était devenu contrôleur des aides et tailles. De son fils – Jean, le grand-père du poète – il avait fait un maître des Eaux et Forêts.

C'est donc une famille de petite noblesse que l'on appelait les « écuyers » (en dessous du titre de baron). La Fontaine parle en ces termes de son droit à la noblesse :

Je ne dis pas qu'il soit juste qu'on voie
Le nom de noble à toutes gens en proie ;
C'est un abus, il faut le prévenir
Et sans pitié, les coupables punir ;
Il le faut, dis-je, et c'est où nous en sommes
Mais le moins fier, mais le moins vain des hommes,
Qui n'a jamais prétendu s'appuyer
Du vain honneur de ce mot d'écuyer,
Qui rit de ceux qui le veulent paraître,

Qui ne l'est point, qui n'a point voulu l'être
C'est ce qui rend mon esprit étonné.

Dans sa branche maternelle, ses aïeux étaient originaires du Poitou. Les Pidoux, comme les La Fontaine, appartenaient à une famille de bonne bourgeoisie, mais ils étaient d'un niveau un peu plus élevé. Ils avaient quitté le négoce depuis bien longtemps ; une dynastie de Pidoux occupait la mairie de Poitiers ; des Pidoux avaient été médecins d'Henri II, d'Henri III, d'Henri IV ; la famille Pidoux avait été en relations d'amitié et même d'alliance avec la famille de Richelieu ; à la fin du XVII^e siècle, plusieurs d'entre eux portèrent aussi légitimement ce fameux titre d'écuyer. Mais la mère de La Fontaine, sœur d'un bailli de Coulommiers, veuve en premières noces d'un sieur Louis de Jouy, marchand à Coulommiers, n'avait pas plus de droits que ses deux maris à se prétendre d'extraction noble.

De naissance bourgeoise, Jean de La Fontaine a mieux compris la vie commune, les classes moyennes et même le petit peuple. Il a eu un sens du réel que n'ont pas toujours ceux qui sont nés plus loin de la foule, qui ont vu autour d'eux le luxe et le pouvoir et qui n'ont pas connu les humbles soins ou les vulgaires soucis de l'existence.

Le temps des études

La Fontaine ne semble pas avoir gardé de ses maîtres un agréable souvenir. Il n'est pas comme Voltaire, qui paradoxalement aura tellement de reconnaissance, jusqu'à la fin de sa vie, pour les jésuites de Louis-le-Grand, ce qui explique sans doute l'exception qu'il fait pour eux dans ses critiques religieuses. La Fontaine, lui, ne rappelle jamais avec plaisir ses années de collège. Et quand il parle des pédagogues ou des pédants, c'est en des termes assez durs.

Certain enfant, qui sentait son collègue,
Doublement sot et doublement fripon,
Par le jeune âge, et par le privilège
Qu'ont les pédants de gâter la raison,
[...] Ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.

Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire
Ne me plairait aucunement.

Et encore :

Il est trois points dans l'homme de collège,
Présomption, injures, mauvais sens.
De se louer il a le privilège :
Il ne connaît arguments plus puissants.
(*L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin* – Livre IX, fable 5)

L'entrée dans la vie active

Une fois ses études finies, La Fontaine, par une méprise singulière, se crut une vocation pour l'état ecclésiastique et voulut se faire oratorien. Il entra peut-être à l'abbaye de Juilly et en tout cas, le 27 avril 1641, à la maison de l'Oratoire établie rue Saint-Honoré, puis le 28 octobre au séminaire de Saint-Magloire. Il fut, à coup sûr, un bien médiocre séminariste et, soit qu'il ait senti de lui-même son erreur, soit qu'on la lui ait fait sentir, il ne tarda pas à rentrer dans le monde car il passait son temps au séminaire à lire *L'Astrée*, le roman à la mode d'Honoré Urfé, au lieu des textes pieux.

Il dut ensuite, entre 1642 et 1647, étudier le droit tout en menant une existence oisive, faisant des allées et venues entre Paris et Château-Thierry. Ce qui est sûr, c'est qu'il perdait son temps et n'arrivait pas à mûrir, son père n'y voyant rien à redire. Il lisait et lisait même beaucoup, par exemple le *Théâtre de l'agriculture* d'Olivier de Serres, ministre d'Henri IV, une instruction sur les Eaux et Forêts et des cartes du Moyen Âge qui était l'ouvrage de base dont s'était inspiré le roi.

On le voit, plus tard, pourvu d'un titre d'avocat au Parlement de Paris. Il a déjà beaucoup d'amis dont Maucroix, son ami de collège qui tout en l'aimant bien, connaît ses défauts et sa fantaisie : « *Belle paresse était son vice* » a-t-il écrit de lui. Déjà, il a son cercle dont font partie Furetière et Tallemant des Réaux. Ils avaient fondé un groupe dit la « Table ronde ». Il fréquente aussi les cabarets et les muses qu'on y rencontre, aimant la bonne chère et les filles. Ses amours sont de toutes sortes : une nuit il erre dans Château-Thierry, un bouquet de pâquerettes à la main et tout le monde se gausse. La jeune fille objet de ses intentions s'appelle Amaryllis et lui écrit

déjà des vers : « *Venez sur le minuit et qu'aucun ne nous voie.* » Il arrive et frappe à la porte et refrappe. Personne ne lui ouvre. « *Venez demain, dit-on, on a perdu la clé.* » Le lendemain on lui dépêche une servante pour lui dire que le mari est rentré. C'en est trop, il perd patience. La soubrette est plus fraîche et plus jeune que sa maîtresse. Elle s'étonne et s'écrie : « *Monsieur Jean, Monsieur Jean, qu'allez-vous faire ?* ». Comme La Fontaine l'écrira dans *Les Quiproquos*, « *Elle paya cette fois pour la dame* ».

Cela lui arrivera d'autres fois¹. Il portera aux nues les princesses et quelquefois au lit leur servante !

Il revint dans sa ville natale, pour y attendre, sans hâte vraisemblablement, l'heure où son père lui transmettrait son office.

Le temps du mariage

Le 10 novembre 1647 fut signé le contrat entre La Fontaine et Marie Héricart, fille de Louis Héricart, lieutenant criminel à la Ferté-Milon, maire perpétuel de cette ville. La future épouse était née en avril 1633 : elle avait quatorze ans et demi, soit douze ans de moins que lui ! On s'étonne d'un mariage aussi précoce pour elle et de la difficulté à cet âge de connaître le caractère de son mari. Le père de La Fontaine le pousse pourtant à ce mariage mal assorti, pour des raisons d'argent – lui-même avait dilapidé sa fortune.

La différence d'âge explique peut-être que ce mariage ne fut pas heureux, d'autant plus qu'avec le temps il apparut que les époux n'avaient pas beaucoup d'affinités.

Mme de La Fontaine n'était pas une femme d'intérieur et passait son temps à la lecture de romans considérés frivoles pour l'époque. Elle ne dédaignait pas de paraître savante et se piquait de juger des ouvrages de l'esprit. Elle était volontiers critique et n'avait pas les mêmes goûts que son mari, ce qui d'ailleurs n'est pas très difficile à imaginer, vu la nature du poète, variable avec sa fantaisie, et son incapacité à se fixer où que ce soit.

1. Cité par Orieux, *La Fontaine*, Éditions Flammarion, 1977, p. 55.

La Fontaine était infidèle ; il « *est amoureux où il peut* », dit Tallemant. Il ne s'en cachait pas ou il s'en cachait si mal que sa femme n'avait pas de peine à le surprendre. De plus, il ne faisait aucun effort pour racheter ses torts graves par des dehors aimables et par de menues attentions.

Jean s'en alla, comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu ;
Tint les trésors chose peu nécessaire.
(*L'Épithaphe d'un paresseux*)

Au fond, ce qu'il aurait souhaité, en parfait égoïste qu'il était, c'était d'avoir une femme indulgente au point d'accueillir, sans un mot de blâme, ses confessions sans repentir :

Mais, dira-t-on, n'est-il en nuelles guises
D'heureux ménage ? Après mûr examen
J'appelle un bon, voire un parfait hymen
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
(*Belphégor* – Livre XII, fable 27)

Talleyrand écrira : « *Le mariage est une chose si sérieuse qu'il faut y songer toute sa vie* ». Et son ami Maucroix ne disait pas autre chose quand il écrivait :

Ami je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose
Mais toutefois ne pressons rien
Il faut y penser mûrement
Sages gens en qui je me fie
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie².

La Fontaine est distrait et rêveur. Il est négligent des affaires et paresseux avec délices, pour tout ce qui regarde ses intérêts matériels. Il est aussi égoïste, voluptueux, mari médiocre et médiocre père de famille. Il sera plus occupé de son plaisir que de ses devoirs. Il laisse paraître tous ses défauts,

2. Cité par Orieux, *op. cit.*, p. 58.

les avoue avec une telle sincérité, les étale avec une telle spontanéité naïve que son cynisme même ressemble à de la candeur et que son inconscience en prend des airs d'innocence.

Toutefois, les débuts du mariage sont heureux, même si c'est une mauvaise date pour un début de mariage. Paris est en effervescence à cause de la Fronde. Nos jeunes tourtereaux attrapent aussi une soif de vivre et d'indépendance. On va dans les salons et on refait le monde tous les soirs avant de sauter dans le lit ou sur les barricades, sans savoir qui de Condé, de Mazarin ou du roi triomphera. Ce qui n'empêche pas La Fontaine de s'écarter certains soirs de son chemin conjugal en se méfiant d'attraper d'autres fièvres, comme il le raconte :

Monsieur de La Fontaine
Caressant un soir Mimi
Disait : vos fièvres quantaines
Nous ne baisons qu'à demi
Si je ne vous f...
C'est fait de moi chère maîtresse
La belle aux yeux doux
Quand je vous vois, le ... se dresse³

On devine déjà ici l'auteur des contes un peu lestes.

Mlle de La Fontaine – c'est ainsi que l'on appelait les femmes mariées à des non nobles – prit goût à la vie mondaine au point d'ouvrir un salon appelé pompeusement l'Académie de Château-Thierry. Même Racine va fréquenter ce salon. La Fontaine lit à haute voix quelques morceaux, assez peu nombreux car il n'écrit pas encore. Il va surtout, pendant cette période, découvrir les anciens, d'autant plus que le mariage tourne rapidement court :

Deux ans de paradis s'étant passés ainsi
L'enfer des enfers vint ensuite⁴

3. Cité par Orieux, *op. cit.*, p. 69.

4. Cité par Orieux, *op. cit.*, p. 71.

La découverte des anciens

Dès cette époque, La Fontaine se met à l'école des anciens. Il a étudié Virgile et Homère, comme il l'écrira plus tard :

Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse

Il semble même préférer Virgile à Homère :

Homère épand toujours ses dons avec largesse ;
Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse.

Il a aussi étudié Horace : « *je m'instruis dans Horace* ». Il a vu en lui le maître des poètes lyriques et a fort apprécié la variété des tons que sait prendre l'auteur des *Épîtres* et des *Odes*.

Il a enfin étudié Ovide : nous verrons qu'il lui empruntera les sujets d'*Adonis*, de *Philémon et Baucis* et des *Filles de Minée* ; il a admiré « *l'air tout particulier de ses récits* ». Il le classe après Virgile et Horace, comme le troisième Latin.

Dans sa *Lettre à Saint-Evremond*, après avoir confessé :

J'ai profité dans Voiture,

il n'oublie pas non plus Marot :

Et Marot, par sa lecture,
M'a fort aidé, j'en conviens.

À « maître Vincent » et à « maître Clément », il ajoute « maître François ». C'est ainsi qu'il désigne Rabelais.

Et puis, il n'oublie pas les Italiens.

Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse ;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.

Enfin, La Fontaine, grand liseur, n'a pas manqué de parcourir au moins ces romans qu'il reprochait à sa femme d'aimer par-dessus tout. Il a connu *L'Astrée* dès son enfance et le lisait même au séminaire. Plus tard, dans une autre pièce, il énumérera bien d'autres romans.

Clitophon a le pas, par droit d'antiquité.
Héliodore peut par son prix le prétendre.
Le roman d'Ariane est très bien inventé ;
J'ai lu vingt et vingt fois celui de Polexandre.
En fait d'événements, Cléopâtre et Cassandre
Entre les beaux premiers doivent être rangés.
Chacun prise Cyrus et la Carte du Tendre,
Et le frère et la sœur ont les cœurs partagés.
Même dans les plus vieux, je tiens qu'on peut apprendre :
Perceval le Gallois vient encore à son tour,
Cervantès me ravit ; et, pour tout y comprendre,
Je me plais aux livres d'amour.

Et il ajoutera :

Je n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers
Rome ni ses enfants vainqueurs de l'univers,
Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des dieux aux rives du Scamandre.
Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix.
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Écho, les zéphyrs et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
(« Ballade », *Contes et Nouvelles en vers*, 1665)

Une vie conjugale à éclipses

Deux ans passés avec sa femme, c'en était trop pour lui qui n'aimait qu'une seule chose : papillonner et butiner, comme les abeilles, de fleur en fleur. La solitude à deux, loin des mondanités, avec une femme qui pérorait un peu, lui avait permis de rentrer en lui-même et de lire les anciens. Dans un de ses contes, *Joconde*, il laissera dériver ses impressions de nouveau mari :

Marié depuis peu : content, je n'en suis rien

Dans un couplet de *Daphné*, il décrira cet état d'âme :

Hyménée est un dieu jeune, charmant et blond
Mais les jours avec lui ne se ressemblent guères :
Le premier est amour, amitié le second
Le troisième froideur, songez y bien bergères

Le premier défaut de sa femme était son extrême jeunesse qui se traduisait par quelques enfantillages. Elle eut surtout comme principal défaut de l'ennuyer et de trop parler en disant des fadaises. Il faut dire qu'il fallait sûrement une personnalité hors du commun pour satisfaire quelqu'un d'aussi insaisissable, à tous les sens du terme, que La Fontaine. Et déjà il se mit à remarquer ses défauts physiques. Elle avait un nez un peu long ; ce nez lui paraît de plus en plus aquilin.

On sait que la perception des premiers défauts physiques est la caractéristique du début de l'essoufflement amoureux.

Ainsi Henri IV, prenant congé d'une de ses célèbres maîtresses, Corisande d'Andouins qu'il ne reverra plus, note dans ses impressions qu'il la trouva « *vieillie et cramoisie* » : elle avait en effet le teint couperosé. Au feu de la passion, on passe sur les défauts qui s'estompent. Mais quand celle-ci s'apaise, la lucidité reprend le pas. Comme l'animal de la fable, La Fontaine jura qu'on ne le reprendrait plus sur la longueur du nez, caractéristique physique sur laquelle il se montrera particulièrement regardant. Il écrit d'ailleurs, à l'âge de cinquante ans :

Pour moi le temps d'aimer est passé, je l'avoue
Mais s'il arrive que mon cœur
Retourne à l'avenir à sa première erreur
Nez aquilins et longs n'en seront point la cause.

En 1652, il est devenu maître des Eaux et Forêts et, comme tout le monde – mais lui plus encore par ses responsabilités – a souffert des pillages de la Fronde. En raison de sa nature enjouée et détendue, cela ne l'a pas affecté outre mesure, encore que la ville de Château-Thierry fut saccagée par le duc de Lorraine. Les Français avaient repris, comme au temps des guerres de

Religion, l'habitude de se battre entre eux. Condé passe du côté des Espagnols et seul Turenne reste fidèle, ce qui le fait admirer de La Fontaine. Ils deviendront amis et La Fontaine montrera dans une épître qu'il écrira plus tard, en 1674, que les gens de lettres et les militaires peuvent aussi avoir des atomes crochus. C'est peut-être par cette amitié que vont naître les contacts, qui marqueront toute sa vie, avec l'illustre famille Bouillon dont Turenne faisait partie.

Comme on l'a vu, La Fontaine venait d'acquérir, en empruntant de l'argent, une charge d'officier des Eaux et Forêts, sans attendre celle que devait lui léguer son père. Cette activité l'occupait... modérément, l'obligeant à parcourir la contrée et à sévir, notamment lorsqu'il y avait braconnage ou délit de vol de bois. Entre-temps, le 30 octobre 1653, il fit baptiser son fils Charles qu'il avait eu avec Marie. Ce fut son ami Maucroix, devenu chanoine de Reims, qui le baptisa. Ce dernier s'en occupera sans doute plus que le véritable père qui sera toujours très distrait, y compris vis-à-vis de sa progéniture. Sa distraction n'alla quand même pas jusqu'à oublier son épouse qui avait accepté cette naissance avec une certaine joie car, à ce moment-là, il s'efforçait de maintenir les convenances. En réalité, ce qui l'intéressait le plus, c'était la première œuvre qu'il allait publier, la traduction de la comédie latine *L'Eunuque* de Térence.

L'Eunuque

C'est avec l'impression de *L'Eunuque*, en 1654, que commence la vie littéraire de La Fontaine. En publiant cet ouvrage, il s'excuse d'avoir osé « *travailler après* » Térence et Ménandre, et de « *manier indiscretement ce qui a passé par leurs mains* ». Il allègue pour sa défense les encouragements de ses amis : « *c'est une faute que j'ai commencée ; mais quelques-uns de mes amis me l'ont fait achever : sans eux elle aurait été secrète, et le public n'en aurait rien su* ».

Le soupirant des nonnettes

Entre-temps, les époux s'étaient abondamment trompés : sa femme avait un de ses cousins, M. Poignant, qui l'avait rejointe à Château-Thierry et qui pouvait être le père du petit Charles – ce qui explique peut-être le peu

d'intérêt de La Fontaine pour son fils. De son côté, La Fontaine eut une liaison avec une habitante de Château-Thierry particulièrement délurée et légère. Il fut surpris par sa femme entre les bras de sa maîtresse. Elle s'appelait Mme de Coucy et était abbesse de Mouzon – il faut croire qu'à cette époque les nonnettes se donnaient du bon temps. Une épître coquine lui est destinée, intitulée *Lettre AMDCADM* (c'est-à-dire « À Madame de Coucy Abbesse de Mouzon ») qu'il commence en ces termes :

Très Révérende mère en Dieu
Qui révérente n'êtes guère
Et qui moins encore êtes mère
On vous adore en certains lieux.⁵

L'anecdote est racontée par Tallemant des Réaux en ces termes : « *Une abbesse s'étant retirée à Château-Thierry, il la logea, et sa femme un jour les surprit. Il ne fit que rengaine lui faire la révérence et s'en aller.* »

Le trompeur trompé et cocu aimait ce cousin Poignant avec qui il fit semblant de se battre en duel, avant de se réconcilier avec lui. Pour lui, le cocuage n'est pas tragique et il écrit à sa manière :

Pauvres gens dites-moi qu'est-ce que le cocuage
Quel tort vous fait-il ? Quel dommage ?
Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause
Quand on l'ignore ce n'est rien
Quand on le sait, c'est peu de chose.

Cette manière légère de se comporter plut à Mme de Sévigné qui s'attira les amitiés du ménage.

En 1658 son père meurt, lui laissant beaucoup de dettes. Lui-même est en train de dilapider la fortune de sa femme qui exige, pour se protéger, une séparation de biens. C'est alors qu'intervient le sauveur Fouquet.

5. La Fontaine, *Œuvres complètes*, La Pléiade, tome II, p. 491.

La Fontaine et Fouquet

La présentation du poète au surintendant

La Fontaine est présenté au surintendant Fouquet dans le cours de l'année 1657 ; il a alors trente-six ans.

En ce temps-là, Nicolas Fouquet, surintendant des Finances depuis 1659, escomptait la mort prochaine du cardinal Mazarin et se préparait à recueillir son héritage. Premier ministre possible, il assumait d'avance celle des fonctions ministérielles que négligeait par avarice son rival Mazarin : la protection des lettres et des arts.

C'est l'heure où le destin semble sourire à toutes les ambitions de Fouquet : depuis sept ans, il est procureur général au Parlement de Paris, depuis quatre ans surintendant des Finances. La souplesse de son esprit, abondant en ressources et fertile en flatteries, lui a conquis la confiance de Mazarin : au Parlement, il désarme ou achète les adversaires du ministre, tandis que, financier inventif, il comble au jour le jour les vides que creusent dans le trésor public les dépenses de la guerre et les exactions de Mazarin lui-même. Dès lors, pour assurer son pouvoir et déjouer les retours de la fortune, il se ménage secrètement les moyens de tenter un coup d'État ; il a ses diplomates et sa police. En même temps, il se fait des partisans, des amis, une cour, une clientèle.

On n'a qu'à regarder l'homme tel que le montrent ses portraits – des yeux de ruse, des lèvres jouisseuses, de belles mains séductrices, un air de feinte nonchalance – et l'on devine sans peine comment il sut attirer et retenir auprès de lui des financiers comme La Basinière et d'Hervart, des courtisans comme La Feuillade, Créqui, Lauzun, des femmes réputées pour leur esprit ou leur beauté comme Mme du Plessis-Bellière, Mme de Sévigné, Mme d'Uxelles ou Mme de Brienne. Puisque La Fontaine avait désormais l'intention de se vouer aux lettres, il était naturel qu'il songeât à s'insinuer auprès du surintendant. Et les circonstances se trouvaient des plus favorables.

La Fontaine fut admis au nombre des protégés du surintendant, qui en avait beaucoup d'autres : Mlle de Scudéry, Scarron, Boisrobert, Brébeuf, Ménage, Félibien, Perrault, Quinault, Gombault, Cureau de la Chambre, Costar, Sorel, Le Moyne, Boyer, Isarn, les deux Corneille, Molière, sans compter les Le Vau, les Le Nôtre, les Le Brun, etc. C'est sans doute Mme de Sévigné